**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 49 (1911)
**Heft:** 15

**Artikel:** Le vin
**Autor:** Richepin, Jean
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-207721

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

montre la corde ou si quelque bottine mise en gaîté par l'usage, sourit agréablement.

— Vous brossez trop fort. C'est stupide, madame, on n'a pas idée d'une pareille brusquerie... Des peaux de bêtes n'y résisteraient pas, madame.

Ou bien :

— Votre cirage ne vaut rien, madame, il brûle le cuir. Si vous ne pouvez pas vous procurer de meilleur « enduit », il faudra renoncer à vos services, madame.

Ou bien encore :

— Sans doute vous lavez mon linge à l'eau de Javel...

— Mais, monsieur, je vous assure...

— Pardon, madame, je sais ce que je dis, n'est-ce pas ? A l'eau de Javel ; et ça brûle mon linge, madame

Je passe sur les discours relatifs à l'usure des manchettes et des cols, des cravates et des gilets de flanelle... Madame Cœndet les sait par cœur. Elle en ferait un gros livre.

En hiver, M. Panollet aime à se tenir auprès de son feu et à boire du thé pour lequel un samovar, rapporté de quelque pays slave, lui fournit l'eau bouillante. Timidement, tout au début, Mme Cœndet a fait observer qu'une bouillotte près du feu toujours entretenu donnerait suffisamment de liquide chaud et éviterait l'emploi de « cette machine. »

A l'ouïe d'une pareille vulgarité, toute l'aristocratique pédanterie de M. Panollet se révolta. Il bondit.

— Comment, madame, une machine ? Ce samovar, une machine ? Un samovar dont le prince Birkinkowstoki me fit cadeau avant son départ pour le Pôle... Une machine ! Mais vous perdez la tête, madame... On utilisera ce samovar, madame, et on n'utilisera que ce samovar...

Il fallut en passer par là.

Monsieur Panollet aime le vin vieux. Certes je ne saurais lui en faire reproche, mais ses exigences à cet endroit sont aussi excessives qu'en toutes autres circonstances et madame Cœndet soupire ici comme toujours. Selon lui, la bonne dame ne sait pas soigner son vin.

— Il serait excellent, madame, si vous en preniez plus de soin.

Et sur ce préambule, M. Panollet ébauche une conférence abracadabrante sur « la vigilance et la sollicitude qu'il convient d'apporter dans l'entretien d'un vin délicat. » Mme Cœndet qui est faite à l'éloquence panollétique, ne se soucie guère de cette phraséologie étrange, mais elle déplore que M. Panollet ait exigé un petit vase pour lui tout seul et qu'il soigne à son gré. Le résultat de cette opération est lamentable. Lorsque M. Panollet invite quelque grosse nuque à boire trois verres de « son vin », la grosse nuque ne peut réprimer une horrible grimace et s'étonne que le vin Cœndet « ait ainsi baissé ». Vous voyez d'ici la mine de la bonne dame qui s'efforce à éclaircir ce mystère en proclamant à droite et à gauche, le travail de cave de son malencontreux locataire et l'influence détestable de ce travail sur le jus de la vigne...

Est-ce tout ?

Oh ! que non pas ! Et rien ne me dit qu'un jour ou l'autre je ne vous reparlerai de ce locataire impossible.

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

## PAUL-LOUIS COURIER ET LES LUCERNOISES

PAUL-LOUIS Courier a fait, en 1809, un séjour de deux mois sur les rives du lac des Quatre-Cantons. « Ses bords, écrit-il, n'ont pas un rocher où je n'aie grimpé pour chercher quelque point de vue, pas un bois qui ne m'ait donné de l'ombre, pas un écho que je n'aie fait jaser mille fois, c'est ma seule conversation. »

Dans une de ses courses aux environs du village de Meggen, il fit la rencontre d'une jeune et jolie campagnarde, cueillant des pois dans son jardin potager. Ce fut le sujet d'une de ses lettres les plus délicieuses. Dans une autre, il narre, avec sa même maîtrise, son entrevue sur le lac avec les dames de Lucerne. Voici ce récit :

« Je crois qu'il n'y a dans tout le pays personne qui sache nager. Moi qui n'ai pas d'autre plaisir, je m'en donne du matin au soir. J'avais donc défait ma toilette. Un bouquet d'arbres, une espèce de lisière de taillis le long du rivage, m'empêcha de voir quelques barques qui venaient côte à côte prendre terre où j'étais et qui, survenant tout à coup, me mirent au milieu de vingt femmes, dans le costume d'Adam avant le péché. Ce fut, je vous assure, une scène, non pas une scène muette, mais des éclats de rire : je n'ouïs jamais rien de pareil ; les échos s'en mêlant redoublèrent le vacarme. Ces dames se sauvèrent où elles purent, et moi je m'enfuis sous les ondes, comme les grenouilles de Lafontaine. Je fus prier les nymphes de me cacher dans leurs grottes profondes, mais en vain ; il me fallut bientôt remettre le nez hors de l'eau. Bref, les Lucernoises me connaissent, et c'est peut-être ce qui m'empêche de leur faire ma cour. »

## POUR AVIATEURS

Un journal d'Yverdon exprime ses regrets que la commission de l'Aero-Club suisse, chargée de chercher un emplacement pour y créer une école d'aviation, n'ait pu se prononcer en faveur de la « capitale du nord ».

« Car, dit-il, Yverdon, d'accès particulièrement facile, arrêt de tous les express, ville industrielle et laborieuse, avec son école de mécanique, son « infirmerie » eût bien convenu. »

« Infirmerie » s'explique très bien, en l'occurrence, mais c'est amusant tout de même.

## PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

*Ça va bien.*

Le grand Sami avait quelque part, dans le Gros de Vaud, un vieil oncle très riche dont il était l'unique héritier. Ce parent fut atteint l'hiver dernier d'une mauvaise grippe, dont il mourut quelques semaines après. Sami ne manqua pas d'aller le voir fréquemment, bien que le village qu'habitait le malade fût distant de deux bonnes lieues de son domicile.

La dernière fois qu'il rendit visite à son oncle, le pauvre homme était bien bas. Très faible, le pouls irrégulier, le souffle court, il était à bout ; le docteur ne laissait plus d'espoir.

Sami n'est pas un mauvais homme et la certitude de la mort prochaine de son oncle l'attrista sincèrement. Vers le soir, il se retira, promettant de revenir le lendemain.

Tout à ses tristes pensées, il reprit le chemin de chez lui. Pourtant, avant de se mettre en route, il entra dans le cabaret, au sortir du village, prendre trois décis sur le pouce. Il rencontra des amis. On parla du malade — un tant brave homme — qui n'en avait plus pour longtemps et... on commanda encore un demi pour boire à sa santé. Sami partit enfin. Mais la distance est longue et on ne peut pas faire le trajet tout d'une traite. Les pintes sont nombreuses le long de la grand'route ! Comment passer tout droit ?

Par suite de ces arrêts successifs, Sami sentait se dissiper ses idées noires. Il pensait de moins en moins à l'oncle qui allait mourir et davantage au joli magot dont il allait hériter, si bien qu'en arrivant chez lui il se sentait le cœur léger... mais la tête lourde et les jambes molles.

Ses voisins s'étonnèrent de le voir si guilleret, et chacun de lui demander :

« Alors, comment ça va chez ton oncle ? »

Et Sami, pensant aux grasses prairies, à la grande ferme, aux beaux écus sonnants qui seraient siens bientôt, leur répondit d'une voix pâteuse, un large sourire épanoui sur son honnête visage :

« Ça va, ça va, ça va ! ! ! »

BERT-NET.

## LE VIN

ON se souvient que lors de la dernière exposition universelle, à Paris, en 1900, une société d'artistes, d'archéologues, de financiers, avait eu l'heureuse idée de reconstituer quelques-uns des quartiers les plus typiques du vieux Paris. L'entreprise eut un succès fou ; la foule s'y ruait.

Au nombre des souvenirs que remportaient les visiteurs, était invariablement un numéro de la *Gazette du Vieux Paris*, à laquelle collaboraient plusieurs d'entre les princes de la littérature française : Anatole France, Armand Sylvestre, Henri Lavedan, Jean Richepin, etc., etc.

Voici, entre autres, une ballade signée de ce dernier nom :

**Ballade.**

Bois. Mais ne bois que du vrai vin
Fils du soleil et de la terre.
C'est le seul breuvage divin,
Tout autre est fade et délétère.
L'alcool brûle : c'est un cautère,
La bière éteint : c'est un étui,
Et l'eau gonfle : c'est un clystère.
Bois le vin. Sois bon comme lui.

Bois, même un pichet d'angevin,
Pourvu que rien ne l'adultère,
Tu ne le boiras pas en vain,
Il te chauffe et te désaltère.
Le sang court mieux dans ton artère ;
Dans tes yeux, un éclair a lui ;
Bois, mais pas trop ne réitère.
Bois le vin ; sois bon comme lui.

Reste à mi-côte du ravin
Où choit l'ivrogne involontaire.
Bois, mais gare au rouge levain !
Dans le plus doux, le plus austère,
Renaît la brute héréditaire
Sitôt que le sens est enfui.
L'un devient porc, l'autre, panthère.
Bois le vin ; sois bon comme lui.

*Envoi*

Prince, voici tout le mystère
Pour ne trop boire : avec autrui
Partage ton broc solitaire.
Bois le vin ; sois bon comme lui !

JEAN RICHEPIN.

## ONCO L'EXPOSECHON DE LOSENA

S'EIN est ridou racontâ dè ça granta exposechon dei ti lei carou et recarou dau païs et vouètequie cei que yè oïu on dzo de fare dein on café.

Guignepet, on tot suti, que devèze tant bin et que l'a lou mô aovert tôt lou teim desai :

— Ora ne faut pas veni no parlâ dé meracllious avoué la scïence, l'hommo fâ to cein que vao : vouètidé l'élétricita, les aéropllianous et septra.

On ein vei dei drôlés dei tzousés ao dzor de oué, on ne pao pllie rein inveita ; à la derrare exposechon de Losena, ie lei avoi onn' espèce dé machina que travaillivè d'estra bin ; on l'ei mettei dao fin à n'on bet et pu on térivè à l'aotrou bet et l'ein chaillesei plliein on seillon dè lassi.

— Çein ne me chuprein pas, qu'on n'autrou répond, vos ein volliè bein vèrè dei zotrès.

— Seulameint, que fa Guignepet, la machine étei dein ion dei grands hangâs dao bas dé la